

Gabrielle Pleau : à la cime de la reconnaissance

Je ne l'avouais pas, mais je l'admirais beaucoup. Je suis Louise, une des trois sœurs de Gaby. J'ai grandi dans l'ombre de cette femme qui sortait du cadre sur tous les points.

Nous sommes nées à Loretteville. À cette époque, notre village encore relativement isolé du centre-ville de Québec prospérait principalement grâce à l'industrie du cuir. Nos deux parents, Malvina Jinchereau et Joseph Pleau, étaient taxidermistes. Notre père s'est éteint 10 ans après ma naissance, seulement 5 ans après celle de Gaby, émiettant mon espoir grandissant de devenir athlète. Ma mère, surchargée, se dévoua pour garder mes sœurs et moi près d'elle et nous éviter l'orphelinat. Je lui en suis encore reconnaissante aujourd'hui. Je m'accaparaï de la plupart des tâches ménagères avec mes deux autres sœurs. Gaby, elle, se réalisait à l'extérieur du giron familial.

Dès son plus jeune âge, les garçons des environs, avec qui elle pratiquait différents sports, la surnommaient « la diablesse ». En effet, à l'époque, pour nous, jeunes filles, pratiquer des sports plutôt que de s'occuper du foyer était un choix téméraire. Adolescente, Gaby osait même porter des pantalons pour skier ! Ma mère, implacable, affirmait que si elle ne devait pas gagner, elle abandonnerait toute compétition.

Le festival des sports d'hiver de notre localité battait son plein. Le coup de sifflet venait à peine d'être donné que Gaby était déjà un point noir au fond du bois. Tous étaient subjugués : elle avait à peine dix ans. J'applaudis sa victoire, un sourire forcé, teinté de regret et de frustration. Cinq ans plus tard, on la considérait déjà comme meilleure athlète en ski de randonnée et en patinage de vitesse de la région de Québec. Tous les mérites lui étaient attribués. Comment être profondément fière d'elle, tandis qu'elle réalisait devant mes yeux mon rêve inaccompli ? Je ne voyais là qu'une énorme injustice.

Elle gravit sans relâche d'autres échelons. Alors qu'une guerre se dessinait en Europe, elle participa à la première épreuve féminine de slalom de Québec au Mont Murphy, aujourd'hui connu comme le mont Saint-Castin, et la remporta. En 1942, elle était considérée championne provinciale de slalom.

Le poids intenable de la gloire de ma sœur s'est alourdi lorsque Fritz Loosli, instructeur expert de ski, entra dans le décor. Je l'aimais, mais je sentais bien que ce n'était pas réciproque. Lui aussi portait son attention sur Gaby. Tous les yeux étaient tournés vers elle. À ses côtés, je passais sous le radar. Elle était ma cape d'invisibilité. J'avais beau me lever à l'aube

pour œuvrer d'arrache-pied jusqu'à la tombée de la nuit, je restais inconnue derrière cette pionnière du domaine sportif. Comme consolation, je me disais qu'elle était un modèle pour les femmes et qu'elle ne pouvait qu'entraîner un mouvement d'émancipation de notre communauté. À la même époque, de nombreuses femmes travaillaient à l'effort de guerre, donnant une nouvelle erre d'aller au féminisme.

Dès 1944, l'étoile montante du ski se classait pour les Jeux Olympiques, mais ceux-ci seraient bientôt annulés en raison de la Seconde Guerre mondiale encore bien présente. Cette fois, il aurait été extrêmement ingrat de m'en réjouir. Elle se qualifia néanmoins pour les Jeux suivants, à St-Moritz, mais quelques semaines plus tard, Gaby, la championne canadienne, se fractura sévèrement la jambe droite lors d'une compétition en Californie. Une fin abrupte à sa prodigieuse carrière d'athlète. L'amertume que je ressentais depuis tout ce temps n'avait plus sa place. Ma sœur avait évité de peu l'amputation. Je n'avais jamais éprouvé une si forte angoisse auparavant. C'était un tournant significatif pour elle autant que pour moi. Je la soutenais résolument. Elle skiait pour moi, sa sœur, mais aussi pour toutes les femmes qui n'avaient eu droit à ce privilège.

Malgré l'accident, son intérêt pour les sports restait aussi vif qu'auparavant. Je rencontrai Huguette Plamondon, une autre pionnière du mouvement d'émancipation des femmes, et lui suggérai de cofonder, avec Gaby, le club-école féminin de ski de Saint-Castin. Elle accepta et moins d'un an plus tard, l'association située à Lac-Beauport propulsait les skieuses d'élites vers de nouveaux sommets. Je n'étais pas en tête d'affiche, mais j'avais eu mon rôle à jouer et ça me remplissait de fierté.

En 1965, comme déléguée canadienne au Congrès de la Fédération internationale de ski (FIS) elle prêta main-forte à la candidature de la ville de Calgary pour les Jeux olympiques d'hiver de 1968. Après un vote serré de 24 voix contre 27, Grenoble l'emporta sur la ville canadienne. Néanmoins, ses efforts ne furent pas vains : Calgary accueillera les Jeux 20 ans plus tard. À la fin de sa vie, au tournant du millénaire, Gaby nourrira un dernier grand rêve : celui de les voir se dérouler à Québec.

Aujourd'hui, je la retrouve accompagnée de ses enfants dont elle a pris la garde complète à son divorce, à l'image de notre mère qui l'avait fait pour mes sœurs et moi. Nous célébrons son admission au Temple de la renommée canadien du ski en ce jour marquant de 1984.

On lui doit une fière chandelle dans l'émancipation du ski féminin partout au Québec. Personnellement, elle m'a enseigné la force, la détermination et la résilience. La jalousie de mon enfance s'est envolée depuis. Je suis profondément heureuse pour elle, elle le mérite pleinement.